

TURGEON, LAURIER. *Patrimoines métissés, Contextes coloniaux et postcoloniaux*. Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme ; Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2003, 234 p. ISBN 2-7637-7931-X

Ghislain Michaud

Volume 3, 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201738ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201738ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Michaud, G. (2005). Compte rendu de [TURGEON, LAURIER. *Patrimoines métissés, Contextes coloniaux et postcoloniaux*. Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme ; Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2003, 234 p. ISBN 2-7637-7931-X]. *Rabaska*, 3, 176–179. <https://doi.org/10.7202/201738ar>

TURGEON, LAURIER. *Patrimoines métissés, Contextes coloniaux et postcoloniaux*. Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme ; Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2003, 234 p. ISBN 2-7637-7931-X.

Pendant longtemps, la notion de patrimoine est restée liée à la gestion des biens acquis dans le temps par un individu, un groupe d'individus, une collectivité. Puis elle s'est élargie progressivement pour inclure divers biens matériels et immatériels, appartenant à la culture, à l'histoire, aux dires et imageries populaires, etc. La finalité de l'exercice a également changé : d'abord orientée principalement vers la conservation des éléments jugés importants à inclure dans le patrimoine, on tend maintenant à l'élargir dans un souci d'expliquer comment le patrimoine se construit et se transforme. Autrement dit, le patrimoine n'est pas quelque chose de figé, mais au contraire constamment en évolution, qu'on remonte dans le temps et que l'on mette sous examen des phénomènes historiques se déroulant aux temps anciens de la période coloniale, aussi bien que dans des exemples plus récents de réappropriation de l'histoire pour des fins touristiques ou autres. Quant à l'expression *métissage*, elle signifie *échange* et transfert culturel.

C'est à travers différentes études ou phénomènes qu'il a personnellement observés que Laurier Turgeon, professeur d'ethnologie et d'histoire à l'Université Laval et également rédacteur en chef de la revue *Ethnologies* « Transferts culturels et métissages Amérique-Europe, XVI^e-XX^e siècle », entreprend de démontrer comment le patrimoine évolue et devient « métissé » suite aux interventions. Cette démonstration se fait à travers cinq exemples, chacun occupant un chapitre et portant sur des sujets très différents l'un de l'autre et se situant à des époques très différentes : l'archive, l'objet matériel, le sol, le paysage et la cuisine.

La première étude (« L'archive : Écrire l'hybride et faire croire au monstre ») porte sur la récupération d'une légende populaire qui, grâce à son inscription dans les archives judiciaires et le concours des intervenants de ce milieu, gagne ses lettres de noblesse et devient phénomène scientifique et exemplaire. Elle essaie de faire comprendre comment un récit oral est transformé par l'écrit et les mécanismes qu'il met en œuvre pour le faire croire. À travers les propos de l'auteur, on découvre comment se construit une croyance, comment se comportent les différents acteurs qui la construisent et les stratégies sociales qui l'animent et la répandent. L'objet de la démonstration ne manque pas de piquant. Il s'agit du récit fait sous serment du capitaine de navire Guillaume Pottier qui, au retour d'un voyage de pêche à Terre-Neuve fait une déclaration en bonne et due forme de sa rencontre avec un monstre marin. En fait, l'intervention du monstre est destinée à justifier la perte d'une partie de la cargaison. Mais ce n'est pas ce qui retient

l'attention, c'est la reconnaissance par les autorités de la présence au large d'un monstre marin et toute l'imagerie populaire qui va se développer autour de cette légende.

Le chaudron de cuivre est l'un des premiers objets échangés par les Européens avec les Amérindiens de ce côté-ci de l'Atlantique (« L'objet matériel : Exhumer les chemins croisés du chaudron »). Dès sa mise en circulation par les traiteurs de fourrures, la *chaudière* devient un objet ardemment convoité. On le retrouve d'abord en grande quantité chez les Micmacs de la Péninsule, puis en Huronie et en Iroquoisie via l'intense trafic mené à partir de Tadoussac. Plus que les autres objets servant de monnaie d'échanges – pointes de flèches, perles de porcelaines, aiguilles, tissus, etc. – l'utilisation faite par les Amérindiens de cette pièce d'usage courant fort répandu en Europe constitue un exemple de « métissage », c'est-à-dire de récupération particulièrement intéressante. On serait porté à penser, de prime abord, que le chaudron est surtout recherché pour ses aspects utilitaires : légèreté, solidité, commodité. Tel n'est pas le cas. L'objet sert d'abord à la décoration des habitations amérindiennes. Démantelé, il entre dans la confection de parures et bijoux abondamment portés par les Amérindiens. Il sert abondamment dans les rituels funéraires. On le retrouve également dans les sépultures amérindiennes : un chaudron usagé intact contient les ossements des défunts, tandis que deux autres récipients, à l'état neuf mais défoncés à coup de haches pour en empêcher à nouveau l'usage, sont renversés au dessus du premier. Un nouvel épisode de récupération commence à partir des années 1850, avec l'exhumation par les archéologues et les anthropologues des chaudrons dans les sépultures indiennes pour alimenter les collections muséologiques. Les chaudrons sont exhibés pour eux-mêmes, plutôt que comme objets utilisés lors de rituels funéraires par les Amérindiens.

L'Île aux Basques permet de reconstituer couche par couche les manifestations du métissage dans le sol (« Le sol : Creuser le patrimoine métissé à l'île aux Basques »). Territoire partagé par plusieurs groupes autochtones pendant la préhistoire, il est aussi la terre de rencontre et des premiers échanges entre Européens et Amérindiens. Suivre le parcours des objets dans le temps, d'un groupe à l'autre, permet de mieux cerner les espaces de contact. À une époque qui débute probablement autour de 1580 et qui va se poursuivre, Basques et Indiens se côtoient et se succèdent dans l'Île aux Basques, située dans le Saint-Laurent, en face de l'embouchure de la rivière des Trois-Pistoles sur la rive sud et en biais avec l'embouchure du Saguenay, sur la rive nord. Les fouilles archéologiques menées au cours des années ont permis de localiser plusieurs sites utilisés soit par des groupes indiens, soit par des marins basques, soit simultanément par les deux groupes. Compte

tenu de sa localisation, l'endroit est abondamment utilisé par plusieurs groupes indiens aussi bien iroquoiens qu'algonquiens. Mais il semble s'agir plutôt de groupes de passage et leurs séjours sont généralement de courte durée. Les Basques, quant à eux, ont établi deux postes servant à la transformation de la graisse des baleines en huile.

La filière basque est encore une fois mise de l'avant dans le chapitre suivant (« Le paysage : Construire une "ethnoscopie" basque au Québec »), mais à une époque et dans un contexte tout à fait différents. Lors de son séjour dans la région de Trois-Pistoles, au début des années 1990, l'auteur s'étonne de constater que l'ethnonyme basque apparaît sur la plupart des enseignes des établissements publics et des commerces. Même la désignation de la Municipalité régionale de comté et de la Commission scolaire fait mention de l'ethnonyme basque. Or, une rapide lecture de l'annuaire téléphonique local lui révèle qu'il n'y a aucun patronyme local qui fasse référence à une origine basque quelconque. L'occasion lui semble belle d'étudier la construction des patrimoines locaux. Comment expliquer, autrement que par un processus d'affirmation patrimoniale, que toute une région du Québec qui n'a pourtant d'autre référent basque qu'une île, à six kilomètres des côtes, et son mythe, se soit engagée dans un tel effort de reconstruction historique ?

Existe-t-il un patrimoine culinaire traditionnel au Canada français ? Les classiques tourtières, soupes aux pois, ragoûts de boulettes et cretons sont-ils réellement des constituantes essentielles de la gastronomie québécoise ? Si oui, comment se fait-il que cette cuisine traditionnelle ne survive plus que dans quelques régions, grâce surtout aux citadins qui y retournent en voyage et aux touristes, ainsi qu'aux activités saisonnières des cabanes à sucre ? Comment expliquer l'engouement actuel pour les mets étrangers ? L'auteur et son équipe se sont intéressés à ce phénomène (« La cuisine : Manger le monde dans les restaurants étrangers de Québec »). Le choix du site à investiger s'est porté sur la ville de Québec, ville des plus francophones et des plus homogènes, dont seulement 2,3% de la population provient de l'extérieur du Canada. Québec est de plus reconnue comme un site de conservation historique et culturelle en raison de son statut de garant des traditions et de centre de la culture française en Amérique du Nord. L'enquête a été menée parallèlement auprès des producteurs de nourriture étrangère, lire restaurateurs, et auprès des consommateurs. Aux propriétaires, on a demandé de raconter leur vie et celle de leurs restaurants. Les consommateurs ont été interrogés sur les motifs les amenant à fréquenter tel ou tel restaurant étranger. Les caractéristiques des restaurants et de la nourriture servie ont également fait l'objet d'un relevé. Étonnamment, c'est à Québec, comparativement à Montréal, que l'on retrouve le plus haut taux de restaurants étrangers,

alors que le taux d'immigration y est le plus bas au Québec. Les Québécois semblent plus friands de cuisine étrangère que les Montréalais. Les conclusions de l'étude, autant sur les motivations des restaurateurs que celles des consommateurs sont très diversifiées et ne manquent pas d'étonner. Il serait dommage de gâcher ici le plaisir du lecteur.

La conclusion porte sur les enjeux que représentent les métissages du patrimoine dans le contexte actuel de mondialisation. Il existe aujourd'hui une volonté de valoriser tout ce qui a longtemps été rejeté, le *métissage* étant considéré pendant toute l'époque coloniale comme une perte de la pureté originelle. Le mot *métis* possède sa propre histoire, marquée négativement jusqu'à la deuxième moitié du XX^e siècle. Il renferme une connotation péjorative, associée à celle de *sang-mêlé*, un curieux mélange interdit entre colonisateurs et colonisés, à une condamnation morale du mélange des races et évidemment à tout ce qui s'y rattache, qu'il s'agisse de culture, de littérature ou même de cuisine. En réaction, aujourd'hui, le *métissage* est devenu un thème porteur de nouveaux enjeux sociaux et idéologiques. Mais ce mouvement porte en lui-même sa propre contradiction. Alors que le courant mondial prône le mélange tout en déplorant la disparition de l'autre (par exemple celle des groupes autochtones), cet autre entreprend de retrouver son histoire particulière, antérieure à la colonisation, dans la nostalgie d'une pureté originelle disparue.

GHISLAIN MICHAUD
Québec